

Une pièce-page blanche

Le rêve totalitaire de dieu l'amibe, texte, mise en espace et coscénographie de Patrick Leroux, production du Théâtre la Catapulte, Centre de production des arts de la scène, Hull, 23 novembre 1996

Natali Leduc

Numéro 91, mars 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leduc, N. (1997). Compte rendu de [Une pièce-page blanche / *Le rêve totalitaire de dieu l'amibe*, texte, mise en espace et coscénographie de Patrick Leroux, production du Théâtre la Catapulte, Centre de production des arts de la scène, Hull, 23 novembre 1996]. *Liaison*, (91), 35–35.

Le rêve totalitaire de dieu l'amibe, texte, mise en espace et scénographie de Patrick Leroux, mise en rythme et direction d'acteurs d'Anne-Marie White, environnement sonore et mixage de Marcel Aymar, production du Théâtre la Catapulte, Centre de production des arts de la scène, Hull, 23 novembre 1996.

UNE PIÈCE-PAGE BLANCHE

Dans une mise en scène qui tient de l'inédit, Anne-Marie White, telle une chef d'orchestre de talent, nous livre une pièce autant musicale que théâtrale. L'intrigue, campée dans un univers cybernétique, ainsi que les systèmes idéologiques en place n'ont d'autre intérêt que de servir de décor à cette « symphonie de mots ». On ne peut cependant s'empêcher de noter au passage la présence du thème du mal de vivre des jeunes adultes (la génération X ?) — « je souffre, je souffre » — que l'on retrouve dans les pièces **La Litière**, **Rappel** et **Ressusciter** du même auteur (Patrick Leroux). À noter que, parfois, ce thème est tourné en ridicule et tantôt souligné par une soif d'absolu religieux.

La gamme liturgique — Dieu, amour, bonheur, néant, enfer, terreur, liberté —, modulée tout au long de la pièce, prend un sens tantôt naïf, tantôt ironique, parfois humoristique, sarcastique ou sadique et fait de la pièce un lieu d'interrogation, une page blanche de réflexions à remplir par le spectateur, page sur laquelle, malheureusement (?), l'auteur griffonne une morale avant le coucher du rideau (qui n'existe pas d'ailleurs).

Pour cette production, le Théâtre La Catapulte s'est adjoint la collaboration de comédiens et de comédiennes de qualité. Sasha Dominique, Mario Gendron et Marie-Christine Lê-Huu campent avec conviction trois internautes, victimes d'un « dieu l'amibe » (Vincent Leclerc) assoiffé de pouvoir (c'est-à-dire d'argent et de lèche-cul). Les chœurs (Marc-André Charette et Lyne Vaillancourt) ainsi que Simon Pierre Perreault (s'interprétant lui-même ?) viennent ajouter à cette symphonie des notes étonnantes. Le tout se déroule sous les yeux de La Fatigante (interprétée à merveille par Nicky Brodie), spectatrice-critique, dont le rôle rend absurde et dérisoire la critique que vous lisez présentement.

NATALI LEDUC

LE RÊVE TOTALITAIRE DE DIEU L'AMIBE

À Ottawa (Cour des arts), du 6 au 15 mars, 20 h
matinée le dimanche 9 mars, à 14 h

Renseignements : 233-0851 — Réservations : 564-7240

Diane Farmer, **Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français**, essai, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, collection « Amérique française », numéro 4, 1996, 240 pages.

MODERNITÉ MAL DÉFINIE

Diane Farmer présente, dans cet ouvrage, les résultats de sa recherche en vue de l'obtention d'un doctorat en sociologie à l'Université de Toulouse, en France. Elle s'appuie sur des concepts de Max Weber et puise dans les propos de plusieurs chercheurs, notamment Gaétan Gervais et Robert Choquette, pour étayer son analyse de la société franco-ontarienne. L'ouvrage a d'ailleurs le mérite de fournir une excellente perspective historique et sociologique de la francophonie ontarienne.

La thèse de Diane Farmer se résume au principe suivant : « le centre culturel se présente comme une formule originale, mise de l'avant (...) pour répondre aux pressions exercées par la modernité ; ce phénomène marque donc une rupture définitive avec l'encadrement paroissial de jadis » (page 77). La sociologue note à plusieurs reprises que les centres culturels de l'Ontario sont une réponse à l'éclatement des paroisses, qu'ils illustrent le passage d'une identité patrimoniale à une identité qui s'actualise dans l'action. Selon elle, c'est parce que la paroisse ne représente plus le foyer unique d'intégration que les centres culturels cherchent à devenir des lieux d'identité multiples et de consommation. Mais s'agit-il d'une consommation de produits franco-ontariens ? Sur ce, Diane Farmer reste trop vague, peu loquace surtout.

Artisans de la modernité note, il est vrai, que « les artistes franco-ontariens ont largement participé à l'éveil d'une conscience identitaire particulière » (page 69), mais il est rarement fait mention du contenu culturel des centres, de leur vocation artistique. Des exemples sont, bien entendu, donnés puisque la thèse porte sur quatre études de cas : le Centre ARTEM à New Liskeard, La Ronde à Timmins, Les trois p'tits points à Alexandria et le MIFO à Orléans. On aurait cependant souhaité que l'auteure élabore davantage sur le rôle des artistes qu'elle qualifie « de nouveaux définisseurs de situation qui apporteront, à leur tour, leur interprétation et leur vision de la société franco-ontarienne » (page 69). Cette vision ne se traduit pas dans l'image des centres culturels que propose l'ouvrage de Diane Farmer. En ce sens, le titre du livre me semble frauduleux. Pour parler de modernité, il faut plus qu'un concept de structures — des centres qui remplacent des paroisses —, il faut du contenu.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE